

## LA LAÏCITÉ À L'ÉPREUVE DU SIÈCLE

DANS *RISIBLES AMOURS*, Milan Kundera raconte la mésaventure d'un maître d'école qui, dans une petite ville de la Bohême communiste, fait sa cour à une jeune fille pieuse. Celle-ci se refusant à lui au nom de Dieu, il tente d'abord de capter sa bienveillance en se faisant passer pour un homme certes non religieux mais tourmenté par le doute. Puis changeant de tactique, il en vient à reprocher à la belle récalcitrante de n'avoir qu'une foi toute formelle, et à faire étalage de la sienne pour donner consistance à ce grief.

53

Repéré par le concierge de l'école alors qu'il se signe avec ostentation devant un calvaire, Édouard (c'est le nom de l'instituteur) est convoqué au bureau de la directrice et sommé de s'expliquer. Pour sauver son poste, il a l'intelligence d'avouer sa faute, c'est-à-dire de mentir à nouveau : « Oui, dit-il, il y a une contradiction entre la connaissance et la foi. Je reconnais que la foi en Dieu conduit à l'obscurantisme. Je reconnais qu'il vaudrait mieux que Dieu n'existe pas. Mais que puis-je faire quand ici, au fond de moi – et, ce disant, il pointait un doigt sur son cœur –, je sens qu'Il existe<sup>1</sup> ? »

Sage confession. La première passion communiste n'étant pas la violence mais la pédagogie, le jury attendri ne laisse pas échapper la chance de procéder à la rééducation de ce patient exemplaire : « La lutte entre l'ancien et le nouveau a lieu non seulement entre les classes, mais en chaque individu, déclare l'inspecteur. C'est à ce combat que nous assistons chez le camarade. Il sait, mais sa sensibilité le ramène en arrière.

---

1. Milan Kundera, « Édouard et Dieu », in *Risibles Amours*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », p. 274.

Nous devons aider le camarade pour que sa raison l'emporte<sup>1</sup>. » Ce que nous rappelle opportunément cet hymne au progrès et à la désaliénation, c'est que, dans les pays dits totalitaires, la laïcité a péri sous les coups de son propre discours. L'embrigadement de l'esprit s'est fait au nom des pouvoirs conquérants de l'esprit. Ce n'est pas le déchaînement brutal de l'irrationnel mais l'illusion de la toute-puissance de la raison qui a mis au pas la pensée et qui a débouché sur la plus étouffante des orthodoxies.

54 Religion séculière, le marxisme ? L'expression est inexacte si elle est mise au compte de la persistante préhistoire religieuse de l'Humanité, un absolutisme né précisément de la certitude que l'homme, en accédant à la maîtrise totale de son destin, est enfin sorti de la préhistoire. Il n'y a pas que le sommeil de la raison qui engendre des monstres, il y a aussi la raison quand elle croit pouvoir ramener les problèmes de sens à des problèmes de méthode. Telle est, en effet, la dure leçon de ce siècle : il ne suffit pas, pour laïciser la société, de la soustraire à son fondement religieux, il faut encore résister à l'idée dangereuse entre toutes que le social est justiciable d'un savoir comparable dans sa rigueur et dans sa démarche aux sciences de la nature. Quoi qu'en disent encore nombre de libres penseurs, l'éradication par la science des superstitions et des préjugés ne peut constituer le seul programme ou l'horizon unique de la pensée libre. Car c'est précisément le fait de croire que *le sens est affaire de connaissance*, que rien n'échappe à la vérité scientifique, et qu'il n'y a pas de limite à la juridiction de l'esprit de géométrie, qui ferme la raison pratique à la discussion, au questionnement, à l'incertitude, à l'ironie, à l'ambiguïté et au clair-obscur. Cette foi éperdue dans la lumière crée les conditions d'un contrôle panoptique du pouvoir sur tous les aspects de la vie.

Dieu, aujourd'hui, semble bien prendre sa revanche. Avec une intensité variable suivant les civilisations, le fiasco universel des révolutions séculières a offert une légitimité toute neuve au radicalisme religieux. La science de l'Histoire ayant échoué à dire le sens, la parole révélée réaffirme hautement ses prétentions. Mais, second démenti au scientisme laïque, ce sont des techniciens qualifiés, voire des chercheurs de haut niveau, que ce Dieu décomplexé a choisis pour servir ses des-

---

1. *Ibid.*, p. 275.

seins et porter à l'Humanité la nouvelle bonne nouvelle. Comme l'écrit Gilles Kepel : « L'image que les militants islamistes aiment à donner d'eux-mêmes représente une étudiante dont le voile intégral ne laisse qu'une fente pour les yeux, et qui, penchée sur un microscope, s'adonne à quelque recherche en biologie<sup>1</sup>. »

L'intégriste contemporain est médecin, agronome, électricien ou ingénieur. A la différence des fondamentalistes d'antan qui fustigeaient l'affirmation de la raison aux dépens de la divinité et qui, résolument antimodernes, frappaient d'anathème l'audace impie de Prométhée, le militant religieux nouvelle manière voit en Orphée l'ennemi absolu et le danger suprême. Alors que la sécularisation moderne est née du divorce de la Méthode et du Dogme – *Eppur si muove!* –, le fanatique post-moderne veut combattre la cité séculière par la coalition du Dogme et de la Méthode. Le procès de Galilée n'est plus à l'ordre du jour. La vérité actuelle de l'intégrisme, c'est la condamnation de Rushdie. En disant que la nature est écrite en langage mathématique, Galilée a ouvert à la puissance humaine un champ immense que les fous de Dieu désormais entendent aussi s'approprier. Ce que, par contre, ils récusent avec la dernière énergie, c'est le droit que s'accordent les êtres humains non plus seulement d'illustrer la morale établie mais, avec les seules ressources de leur pensée ou de leur imagination, de questionner sans relâche l'existence et de partir, sans autorisation, à la découverte de l'inconnu.

55

Le nouvel intégrisme n'a pas seulement des adeptes, il a aussi, surtout quand il se présente sous les traits culpabilisateurs de l'Autre, de plus en plus d'avocats. « Qui sont les islamistes ? », demandait récemment un journaliste à l'islamologue François Burgat. « Des gens, lui fut-il répondu, qui font quelque chose de très désagréable pour nous : poursuivre le processus de décolonisation<sup>2</sup>. » D'une phrase, sont ainsi disqualifiés tous ceux que stupéfie et qu'effraie la rage avec laquelle les islamistes s'emploient à soumettre leur société au pouvoir d'une Loi écrasante. Dans cette émotion spontanée, l'expert sait lire l'ignorance abyssale du profane et le préjugé têtue de l'ancien colonisateur. « Le barbare, a dit Lévi-Strauss, c'est d'abord celui qui croit à la barbarie. » Ce que François Burgat traduit ainsi : le barbare, c'est d'abord celui qui, sur la

1. Gilles Kepel, *La Revanche de Dieu*, Paris, Éd. du Seuil, 1991, p. 260.

2. *L'Express*, 15 juin 1995.

foi des femmes non voilées qu'on égorge, des écoles incendiées, des étrangers et des intellectuels assassinés, croit naïvement à la barbarie des islamistes. Le criminel, c'est celui qui criminalise leur rébellion. L'intolérant, c'est celui qu'indispose leur ressourcement et leur défi identitaire. Le xénophobe, c'est celui qui juge les retrouvailles du Sud avec lui-même à l'aune étriquée de ses propres habitudes et de ses propres préférences : « Avant d'être céleste, écrit Burgat, la loi de Dieu est ici endogène. » En d'autres termes, cette loi ne s'abat pas d'en haut sur les hommes, elle vient d'en bas, du tréfonds d'une culture que le Nord impudent méprise après l'avoir si longtemps violentée et humiliée. Bref, la solidarité avec les musulmans qui veulent vivre libres de l'islam n'étant que le témoignage d'un indécorable ethnocentrisme, le courage autant que la justice commandent de les laisser enfin tomber. Et ce message arrive à point nommé. La puissance grandissante de l'islamisme et son irrésistible violence conduisent, en effet, les politiciens occidentaux à vouloir composer avec lui. A ce réalisme froid, l'islamologue imprime le cachet inespéré de l'idéal. A cette prosternation sans gloire devant « Sa Majesté le fait accompli », il donne l'apparence héroïque d'une victoire à l'arraché sur le racisme anti-arabe. L'alchimie de son savoir transforme le lâchage en respect. Le multiculturalisme dont il se réclame tend le miroir flatteur de l'arrogance surmontée à l'abandon des victimes et au renoncement commode à défendre l'idéal laïque partout où il est menacé.

Multiculturalisme : c'est aussi le principe invoqué, en France, par les défenseurs d'une laïcité plus tolérante et plus ouverte à la réalité sociale. Aux archaïques républicains qui exigent l'interdiction du foulard islamique à l'école, ces libéraux opposent le modèle américain de la présence des identités dans l'espace public et de la reconnaissance des particularismes.

L'Amérique, il est vrai, connaît depuis quelques années une véritable révolution culturelle. A l'école, et notamment dans l'enseignement de la littérature, la traditionnelle visée cognitive de la transmission cède inexorablement la place à un objectif thérapeutique de part en part. On n'étudie plus les œuvres pour elles-mêmes mais pour *sensibiliser* les élèves à la diversité des cultures. Les livres sont de moins en moins choisis en fonction de leur « valeur » (ce mot, d'ailleurs, ne survit qu'entre guillemets) et de plus en plus en fonction de leur représentativité. Redresser les torts, réparer les dommages, panser les blessures infligées aux minorités ethniques, sexuelles ou raciales par la majorité blanche :

telle est la mission première et même exclusive qu'assigne le multiculturalisme aux humanités. Le but n'est plus d'éclairer, mais d'édifier et même de transformer les étudiants en inculquant aux mâles blancs hétérosexuels le mécontentement d'eux-mêmes et en rendant aux autres, à toutes les figures de l'Autre, la fierté d'être soi. Voué désormais à l'humiliation des offenseurs et à la glorification des humiliés, l'enseignement des lettres ne prépare pas à une vie sensée mais à une vie vertueuse ou, plus exactement, à une vie *guérie*. Une fois encore, l'éducation se veut *rééducation* et si ce modèle franchit l'océan, comme le réclament les partisans d'une laïcité moderne, Édouard, l'instituteur laïque, n'est pas, malgré la chute du communisme, au bout de ses soucis. Même si, découragé, il veut changer de profession : « J'ai reçu la visite cet été d'un agent du FBI qui faisait une enquête de routine sur l'un de mes anciens employés auquel on envisageait de donner un poste élevé dans l'Administration, raconte le psychiatre et journaliste américain Charles Krauthammer. L'agent me posa toute la liste de questions habituelles que j'avais déjà entendues maintes et maintes fois : difficultés financières, usage de drogues, alcoolisme. Puis, soudain, il en sortit une autre : cette personne a-t-elle manifesté un préjugé contre un groupe quelconque pour des raisons de race, d'ethnicité, de sexe, d'origine nationale, etc. ? Je présume que l'agent ne désirait pas savoir si la personne en question avait été compromise dans un incident d'origine raciale. Le FBI l'aurait déjà su. Ce qu'il voulait connaître, c'étaient les pensées les plus profondes de mon ami, les sentiments qu'il n'aurait laissé voir qu'à un intime avec lequel il avait travaillé pendant deux ans. J'étais supposé témoigner sur l'existence de plaisanteries sexistes ou racistes ou de préjugés camouflés. Il me vint alors à l'esprit qu'un discours privé avait maintenant le statut officiel de pensée criminelle<sup>1</sup>. »

57

Le foulard islamique, d'ailleurs, n'est pas un simple signe d'identité. Sauf à célébrer « le knout dès l'instant où il est un knout chargé d'années, héréditaire et historique<sup>2</sup> », on ne peut pas oublier que cet attribut vestimentaire est un déni d'égalité et même d'humanité infligé à celles qui l'arborent. Pour nous faire pardonner l'oppression coloniale, il faudrait nous accommoder de l'oppression culturelle ? Étrange raisonnement.

1. Charles Krauthammer, « La déviance à la hausse », *Le Débat*, n° 81, septembre-octobre 1994, p. 173.

2. Marx, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Pléiade, 1982, t. III, p. 384.

Parce que, pour ces jeunes filles, le foulard est aujourd'hui un emblème, parce qu'elles ne se voilent que pour l'ivresse transgressive d'être vues voilées, parce que ce symbole de la relégation et du mépris des femmes leur est présenté comme un moyen d'auto-affirmation publique il faudrait que nous honorions leur combat ? Il faudrait que nous ignorions, malgré le siècle, que les hommes luttent parfois pour leur servitude comme s'il s'agissait de leur salut et que nous disions, après Khomeiny comme avant, qu'on a toujours raison de se révolter car toutes les révoltes sont bénéfiques et légitimes ? C'est très cher payer l'hommage.

58 Trop cher au demeurant, pour nombre d'adeptes d'une laïcité plus tendre qui défendent moins le foulard, qu'ils ne dénoncent l'exclusion. A l'heure de la lutte contre l'exclusion, disent-ils en substance, n'est-il pas scandaleux de voir l'école se raidir et choisir, au lieu de donner l'exemple, la voie répressive de la punition et du bannissement ?

Cette critique très répandue confond dans un même opprobre l'injustice sociale et l'application de la loi. Ce n'est pas la même chose pourtant que de châtier des contrevenants et de marginaliser des surnuméraires. L'exclusion scolaire sanctionne une conduite jugée répréhensible tandis que le seul tort de ceux que frappe l'exclusion sociale est d'être des hommes en trop. Dans un cas, l'égalité impose le même règlement à tous ; dans l'autre, c'est l'inégalité portée à son paroxysme qui condamne de plus en plus de gens à vivre hors des circuits de l'utilité et de la reconnaissance sociales. *Dura lex sed lex* : l'école ne rejette pas les jeunes filles mais le foulard, et dire qu'il vaut toujours mieux convaincre que contraindre, c'est, au nom de la lutte contre l'exclusion, plaider sans crier gare pour la dissolution de la loi dans la négociation. Mais quand on ne peut jamais faire appel à une loi, c'est nécessairement le plus fort qui gagne. Privé des garde-fous de la règle légale, le dialogue se règle par la violence. La voie du sentiment, en un mot, ne prodigue pas que de bons conseils. Il n'est pas sûr que l'on doive toujours être gentil quand on veut être humain.

La gentillesse s'est donné libre carrière, il y a peu, avec l'affaire Gaillot. La destitution de l'évêque d'Évreux a suscité, on s'en souvient, une réprobation et même une indignation quasi unanimes. L'Église, a-t-on dit alors, excluait le défenseur et le bienfaiteur des exclus ! Le pape révoquait l'homme qui prêchait et pratiquait un catholicisme de proximité, de terrain, d'attention aux gens et à leurs préoccupations quotidiennes ! Un prélat était frappé pour avoir fait de l'amour du pro-

chain le pivot de son action religieuse ! *Ecce Homo* : le plus doux des dignitaires grossissait l'immense et malheureux cortège des SDF et devenait un « Sans Diocèse Fixe », comme le dit aussitôt en jouant sur les mots avec un suave opportunisme M<sup>gr</sup> Gaillot lui-même.

A y regarder de près pourtant, le dossier de l'Église était solide. Il y avait longtemps que malgré discussions, avertissements, rappels à l'ordre, M<sup>gr</sup> Gaillot faisait cavalier seul au lieu de travailler en union avec les autres évêques et qu'il préférait gérer son image plutôt que de remplir sa mission et de suivre les orientations de l'Église. Médiatique autant que politique, l'évêque d'Évreux n'en faisait qu'à sa tête, ce pour quoi il finit très normalement et assez tardivement par être démis de ses fonctions épiscopales. Mais, précisément, cet excentrique apparent était dans l'Église le porte-parole fidèle de l'opinion. Ce provocateur indocile faisait à toutes les questions des journalistes les réponses de bon élève progressiste et sentimental que ceux-ci avaient envie d'entendre. Ce que les journalistes aimaient en lui, c'est que, même vêtu de pourpre, il était l'un des leurs. Défendant le préservatif et les exclus, militant à la fois pour les sans-logis et pour le mariage des prêtres, aimant mieux l'éclat décontracté des sunlights que les pompes anachroniques du Vatican, M<sup>gr</sup> Gaillot était en phase avec l'*hédonisme compassionnel* qui fait le fond de l'air du temps. Et l'opinion n'a pas supporté l'affront que, en condamnant l'un de ses prêtres les plus ardents, lui infligeait l'Église. Le pouvoir social s'est insurgé contre cette inqualifiable manifestation d'autonomie. La télévision a mis le pape à l'index. Le siècle a censuré l'Église pour outrage au siècle. Bref, on (ce « on » qui n'est à proprement parler personne et que tout le monde est) a voulu faire honte au sacré de ne pas être profane.

59

Car la séparation du sacré et du profane ne suffit plus au profane. Il veut tout : aucun secteur de la réalité ne doit rester indemne, nulle institution n'est à l'abri de son avidité et de son expansionnisme. Voilà l'inquiétante leçon de l'affaire Gaillot, et elle concerne la laïcité. Ce serait, en effet, une énorme méprise que de confondre laïcisation et profanation. Le « on » et ses diktats mettent l'école et l'Église également en péril.

« La distance des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité car elle est surnaturelle », écrit Pascal dans l'un de ses plus célèbres fragments. Et Léon Brunschvicg a raison de voir dans cette typologie, inspirée pourtant par la foi la plus vive, une définition en creux de la laïcité occidentale : « Malgré son dessein de maintenir contre l'alternative philosophique de la matière et de l'esprit la seule alternative théologique de la nature et de la surnature, d'escamoter

donc, pour ne considérer que les termes antithétiques du doute et de la foi, la sagesse humaine d'un Descartes "inutile et incertain", Pascal s'est trouvé amené par la profondeur et la gravité de sa recherche à reconnaître, entre la chair et la charité, l'indépendance de l'ordre spécifiquement spirituel<sup>1</sup>. » Or, justement, le social, aujourd'hui, conteste violemment cette indépendance. Il revendique sur l'ordre de l'esprit comme sur celui de la charité une mainmise sans partage. Bien davantage que par le retour à la loi transcendante, la laïcité, sous nos climats, est menacée par cette immanence absolue. Parfois, le pouvoir social peut faire alliance avec l'intégrisme religieux comme dans le cas des foulards islamiques dont l'interdiction heurte à la fois l'hédonisme compassionnel des profanateurs de la laïcité et la volonté affichée par les combattants d'Allah d'assujettir l'ordre de l'esprit à celui de la vérité surnaturelle.

60 Mais foulard islamique ou pas, si, comme veulent nous en convaincre la plupart des sociologues, rien dans la société n'excède le social, si tout doit être soumis à ses règles, à ses rythmes et à ses lois, si nulle instance *séparée* n'est plus légitime ni même concevable, alors c'en sera bientôt fini, au profit d'un homme unidimensionnel, de l'humanité à trois dimensions décrite par Pascal, et la laïcité sera remplacée, ni vu ni connu, par sa contrefaçon profane.

---

1. Léon Brunschvicg, *Écrits philosophiques*, Paris, PUF, 1951, t. I, p. 8.

## R É S U M É

---

*Avec le communisme, la laïcité a péri sous les coups de son propre discours. C'est au nom de la toute-puissance de la raison que l'esprit d'orthodoxie a régné dans les pays du socialisme réel. Aujourd'hui, Dieu prend sa revanche, mais c'est un Dieu moderne réconcilié avec la science et dont l'ennemi intime n'est pas Galilée mais Rushdie. Face à ce nouvel intégrisme, la loi, même sous nos primats, a du mal à se faire entendre, comme le montre l'« affaire du foulard ». Ce qu'on lui oppose, c'est le social et son incontournable réalité ; mais une école absorbée dans le social est-elle encore laïque ?*